JEAN RICHEPIN 1849–1926

Trop-beau-pour-rien-faire

Quand il naquit, si beau, son père
Dit, tout gonflé d'orgueil : « J'espère
« Qu'en v'là n'un beau, d'petit Jésus ! »
Sa mère ajouta, l'âme en fête :
« Sûr, c'est l'ouvrage la mieux faite
« Des quatorze enfants que j'ai-z eus.

« Mais comment l'appeler ? » fit-elle.
Il était d'une splendeur telle !
Aucun nom ne les contenta.
Elle dit enfin : « Je préfère
« L'appeler Trop-beau-pour-rien-faire. »
Et c'est le nom qui lui resta.

Or, à l'âge où ces petits anges
N'ont d'autre travail dans leurs langes
Que de téter et lâcher l'eau,
Sa vieille mère étant modèle,
Lui, pauvret, il posa près d'elle.
L'aïeule et l'orphelin, tableau !

Souvent même, il posa sans elle
Entre les bras d'une donzelle
Dont les seins n'avaient pas de lait.
La Vierge et l'Enfant dans l'étable !
Et lui, nu, tout nu, lamentable,
Et taloché quand il gueulait.

Puis vint le temps où dans la rue
La marmaille libre se rue.
Lui ne l'eut point, ce bon temps-là.
Toujours la pose impitoyable !
Toujours trop beau, c'est bien le diable !
Si beau, qu'un soir on le vola.

Et le voici dans la baraque
D'un saltimbanque, où son corps craque,
Où ses membres estropiés
Sont, sous le poing qui les disloque,
Flétris, tordus comme une loque,
Travaillant de la nuque aux pieds.

Et lorsque ensuite sur l'arène,
Avec sa grâce souveraine,
Fort, mais sans effort, il paraît,
Dans les tours les plus difficiles
Il a l'air, pour les imbéciles,
D'un bel oisif qui se distrait.

Son fier nonchaloir, nul ne pense
Qu'il est la triste récompense
De turbins longs et meurtriers.
« Peuh ! dit Prudhomme utilitaire,
« Il eût fait un beau militaire.
« Mais c'est si mou, ces ouvriers ! »

Même aux yeux du peuple qui l'aime,
Il passe un peu pour une flemme,
Gouapeur moins homme que gamin,
Artisse, quoi ! batteur de flanche,
Cheveux trop bouclés, peau trop blanche,
Main trop propre et poil dans la main.

Et pour prix de tant de journées
Âpres, terribles, acharnées
Il obtient ce mot : « Dégourdi ! »
C'est tout. Mais le traiter en frère,
Pas un n'y consent, au contraire,
Parmi ces faiseurs de lundi.

Qu'il travaille en bête de somme,
On ne le sait que s'il s'assomme
Ou s'éventre en un grand écart.
Encor d'aucuns, à rouge trogne,
Disent-ils : « Pas chançard, l'ivrogne ! »
Quand il saigne sur un brancard.

Ainsi, saltimbanque ou modèle,
Trop-beau-pour-rien-faire, fidèle
A son nom si bien démenti,
Jusqu'à seize ans peina sans cesse.
Advint alors qu'une princesse
Le vit et le trouva gentil.

Princesse, entendons-nous, de celles
Qui ne furent jamais pucelles
Que pucelles comme chausson,
De celles, ma bonne ma chère,
Dont la porte est porte cochère
Et dont les culs sont l'écusson.

Mais princesse, enfin ; car n'importe
Qu'elle eût au-dessus de sa porte
Armoirie ou gros numéro ;
En princesse elle fit l'offrande,
Ouvrant sa porte toute grande
Pour zéro franc, moins que zéro.

Moins, certes, puisqu'au pauvre hère,
Toujours dit Trop-beau-pour-rien-faire,
Galamment elle fit l'honneur
De lui payer son jour de manque,
Si bien que l'humble saltimbanque
Se réveilla fier souteneur.

C'était la pâtée et la niche,
Soit ! Mais être, comme un caniche,
Caressant du soir au matin,
Et caressé ; n'avoir la frousse
Ni des pantes, ni de la rousse ;
De caniche passer mâtin ;

Rester le mec qui le mieux fringue,
Roi des Terreurs, coq du bastringue,
Toujours prêt, droit sur ses ergots ;
Les nuits qu'on est trop en ribote,
Rouler de gnons en coups de botte,
Conduit au bloc par les sergots ;

Être d'aplomb, d'autor, de taille
A ne jamais perdre bataille
Dans la rue aussi bien qu'au pieu ;
Tous ces trucs, si tu te figures
Que ce sont là des sinécures,
Ah ! fichtre ! Ah ! foutre ! Ah ! nom de Dieu !

Mais les gas des plus hautes mines,
Les plus rudes mineurs des mines,
Les mieux cuirassés des marins,
Tous, à ces besognes atroces
Deviendraient des veaux et des rosses,
Sans flamme aux yeux, sans moelle aux reins.

Telle est l'existence sévère
Que mena Trop-beau-pour-rien-faire,
Toujours peinant, jamais geignant,
Et toujours, malgré son courage
A ne pas refuser l'ouvrage,
Traité de lâche et de faignant.

Faignant, lui ! Lui, lâche ! Infamie !
Un soir, on rafla son amie.
Emballée ! Ouste ! A Saint-Lago !
Ainsi tombé dans la mélasse,
Qu'auriez-vous fait, vous, à sa place ?
Lui, sans honte, il fut mendigo.

Oui, dans sa débine complète,
Pour qu'elle eût un peu de galette,
Quelques maigres douceurs là-bas,
Lui, se grimant en cul-de-jatte,
Il tendit bravement la patte
Aux sous qu'on ne lui donna pas.

Rampant, sautelant, misérable,
Talons aux fesses, ventre au râble,
Il s'écrasa des jours entiers
Prostré dans sa posture immonde…
Connaissez-vous de par le monde
Beaucoup de plus cruels métiers ?

Lassé de ce hideux martyre,
Il se fit voleur à la tire.
Encore un travail, celui-là !
Essayez, vous, monsieur l'habile,
Et vous saurez quels flots de bile
En l'exerçant il ravala.

Être le chasseur tout ensemble
Et le gibier, que vous en semble ?
Guetter et se sentir guetté !
Croyez-vous que c'est plein de charmes
Et que les plus tristes gendarmes
N'ont pas un peu plus de gaîté ?

Sans compter que grinchir, bien vite
A risquer plus ça vous invite.
C'est de voler qu'on a dessein ;
Mais un beau jour le volé bouge ;
Il veut se défendre ; on voit rouge ;
Et de grinche on est assassin.

Ah ! pour le coup, monsieur l'honnête,
Avouez-le, la chose est nette,
Ce n'est œuvre de rien-fouteur.
Parmi vous, je dis des plus crânes,
Pour le sauter, ce pont aux ânes,
Combien seraient à la hauteur ?

Il le fut, Trop-beau-pour-rien-faire.
Il connut l'heure où l'on enferre
La gorge ouverte d'un passant,
Et ce râle aux glouglous funèbres,
Et la fuite dans les ténèbres,
Et les pieds dans le sang glissant,

Et les bouges d'où l'on s'ensauve,
Effaré, traqué comme un fauve,
Quand la peur au ventre vous mord,
Et qu'on sent fondre ses entrailles
En voyant surgir des murailles
Le geste menaçant du mort.

Il connut son dernier refuge
Trahi, l'agent narquois, le juge
Qui vous passe à son laminoir,
L'attente, si longue et si brève
Avec toujours le même rêve
Dans la nuit blanche et le jour noir.

Il connut la lutte inutile,
L'espoir que chaque heure mutile,
L'angoisse où l'on vit doublement,
Triplement, infiniment, ivre
D'avoir sans repos à revivre
Toute sa vie à tout moment.

Il connut la folle torture
De la mort encore future
Et quasi présente pourtant,
Après la sentence rendue,
Quand arrive à marche éperdue
L'instant, l'instant, l'horrible instant !

Il vient. Il va sonner. Il sonne.
Le col du condamné frissonne.
Le vent du matin lui paraît
Sur sa chair nue et déjà roide
Donner de son haleine froide
Un premier coup de couperet.

Voici la Veuve et son ministre,
La Veuve à la gueule sinistre
Qu'il faut baiser. En rechignant
Il la baisa, la noire goule.
Et, toujours sans pitié, la foule
Cria : « Faignant ! Faignant ! Faignant ! »